
L'absence des recettes comme recette. Sur Claude Simon

Wilhelm Genazino

Traducteur : Anne Pallandre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/578>

DOI : 10.4000/ccs.578

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2007

Pagination : 141-144

ISBN : 9782354120122

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Wilhelm Genazino, « L'absence des recettes comme recette. Sur Claude Simon », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 3 | 2007, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/578>

Cahiers Claude Simon

L'absence des recettes comme recette

Sur Claude Simon*

Wilhelm GENAZINO

Je commencerai par une de mes phrases favorites d'un des premiers romans de Claude Simon, *La Corde raide* : «Je suis de plus en plus persuadé que la meilleure recette pour faire un chef-d'œuvre est l'absence des recettes. »

Cette phrase définit la position de l'auteur au cœur de la modernité ; elle décrit la solitude de son travail au beau milieu d'esthétiques, d'exigences, d'ambitions, d'opinions d'hier et d'aujourd'hui qui savent toujours d'avance quelle allure doit avoir une œuvre. Cela signifie que chaque auteur est à tout moment cerné de recettes rebattues, par lesquelles il peut à tout moment se faire avoir et qu'il doit donc dédaigner toutes sans exception – avec une arrogance qui n'est pas donnée à tout le monde. En second lieu, cette phrase est un aveu : nul artiste ne peut avoir pour but de faire un chef-d'œuvre ; un chef-d'œuvre naît quand il naît, sans préméditation. Il doit son existence au hasard. En troisième lieu, cette phrase constitue un pa-

* Titre original: « Rezeptlosigkeit als Rezept. Über Claude Simon », paru dans Wilhelm Genazino, *Dergedehnte Blick*, Munchen/Wien, Hanser, 2004, pp. 84-87. Traduction publiée avec l'aimable autorisation de l'auteur et du Hanser Verlag.

radoxe : l'absence des recettes devient une nouvelle recette. Cela n'a rien à voir avec la magie ou la mascarade ; la figure de l'auteur chez Claude Simon est par contre toujours celle d'un grand ignorant, qui à force de s'interroger devient progressivement un expert de sa propre ignorance, un savant qui toutefois ne peut mettre en application son savoir mais seulement l'étendre.

La Corde raide est le deuxième livre de Simon. Il parut pour la première fois en 1947. L'auteur y traite la matière de sa vie dont il n'a cessé de faire le récit depuis : sa participation à la guerre, sa captivité, son incroyable survie. La matière choisie permet de comprendre une décision programmatique qui concerne toute la littérature européenne d'après-guerre. *Après* le viol de l'homme par la guerre, il *fallut* que la littérature se fit privée parce qu'il n'y avait plus que dans la sphère privée du sujet qu'il fût possible de soumettre à réflexion les ravages faits par cet abus et de leur survivre encore et encore, dans la perpétuation du traumatisme. Pendant environ deux décennies après la guerre, il sembla que la littérature n'échapperait plus jamais à cet anéantissement. D'autres auteurs importants (dont je ne nommerai que quatre ici : George Orwell, Louis-Ferdinand Céline, Natalia Ginzburg, Danilo Kis) écrivirent des livres privés dans lesquels la guerre était endurée encore et toujours et de cette façon transformée par la réécriture en un après-guerre privé. Mais il s'avéra alors qu'un autre noyau générateur de forces s'était formé pendant la convalescence : cependant que sa blessure paraissait mortelle, la littérature s'était libérée de tous les dogmes. Après la guerre, un auteur digne de considération ne pouvait plus écrire de livre psychologique, expressionniste, naturaliste, d'agitation, psychanalytique (ou encore d'après quelque autre recette). L'expérience de la guerre avait aussi détruit la confiance en les procédés esthétiques.

À la place, on découvrit comme principe de travail la malléabilité du matériau, infinie parce que non dogmatique. Claude Simon prit une part considérable à cette découverte, en particulier avec *La Corde raide*. Ce n'est que dans une attention toujours renouvelée de l'auteur à sa matière qu'il trouva la clef de sa méthode, dans laquelle l'absence même des recettes devient une recette. Une recette qui toutefois n'est jamais formulée en tant que telle, qui ne peut être

dénichée et éprouvée que dans le for intérieur de chacun. Le recours à la recette de l'absence des recettes par un second ou un troisième auteur est de ce fait exclu. Voilà pourquoi dans cette littérature, au lieu d'actions romanesques inventées délibérément, il n'y a plus que la tension, au sens littéral, suscitée par la façon dont le protagoniste définit (surmonte, conjure, supporte, goûte) son incompréhension (par exemple) de sa propre survie en reprenant à chaque fois son matériau, le déroulant d'une autre extrémité pour s'en saisir à nouveau. Le titre de l'édition originale française, *La Corde raide*, exprime littéralement cette tension. Et pourtant, à mon avis, le titre allemand plus austère *Das Seil* (« la corde ») convient mieux au livre parce qu'il fait ressortir plutôt incidemment le caractère non spectaculaire ou ce que l'on pourrait aussi appeler la venue silencieuse d'un chef-d'œuvre.

Désormais, dans cette absence de recette reconnue ouvertement, le narrateur peut s'avouer : « je suis tout à cette difficulté de vivre, je cherche ce qui peut m'aider à continuer ». Il est aux prises avec « la peur et le temps » et pourtant la recherche de ce qui pourrait l'aider donne naissance à ce jeu unique avec le matériau qui a fait de Claude Simon un maître de la composition. Comme nulle recette ne l'entrave, il mêle les détails et parvient à des expériences significatives, même dans de courts passages narratifs.

Par exemple celle-ci : « Les bruits et les couleurs se mélangent. Celui du camion qui dure, obstiné, sur toute la longueur de l'avenue et celles des maisons d'en face, lilas, orange, gris, et celle des arbres comme des plumeaux noirs. Ils entrent tous et traversent les murs avec des drapeaux qui claquent tout en haut de leurs hampes, et le lion vert de gris, majestueux, et le carrousel tintamaresque des voitures autour de lui, et le train électrique de banlieue qui s'en va dans le bruit glissant d'électricité plein de types qui lisent les journaux du soir, debout, cahotés avec ensemble. Tout s'embrouille et s'interpénètre, et ils passent à côté de mon lit sans s'excuser et ils jouent leurs musiques en arc en ciel acide sur ma table et des avions passent en grondant à travers ma tête, à travers les vitres, à travers les fleurs qui sentent. À cause de tout ça, je ne suis pas moi. »

Dans cette digression, ce qui nous intéresse n'est pas tant l'arrière-plan philosophique remis en doute depuis longtemps, à savoir l'idée qu'on avait à l'époque d'une disparition du sujet, que le déroulement saisissant de l'expérimentation d'un traitement des détails extraordinairement libre qui fait d'un propos sur presque rien un récit sur presque tout : la manière dont à partir des bruits de la rue, s'extirpe la conviction que je ne suis plus moi. Ce texte est le compromis tracé au compas à partir du surplus de ce qui peut toujours être raconté et de la sélection finale de ce qui reste sur le papier. Pour cette raison, les œuvres de Claude Simon, y compris *La Corde raide*, font l'objet d'une composition absolue et en même temps sont presque dépourvues de forme. Nous pourrions aussi dire que le texte n'est rien d'autre que l'étonnement de sa propre réalisation, l'action conjuguée de l'inconscience, de la stupéfaction et de la productivité, qui prend ici encore sa source dans une ignorance de l'auteur, réelle ou feinte.

(Traduit de l'allemand par Anne Pallandre)